

XYZ. La revue de la nouvelle



Le laboratoire de la nouvelle

Daniel Pigeon, *Chutes libres*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2010, 160 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 105, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61348ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

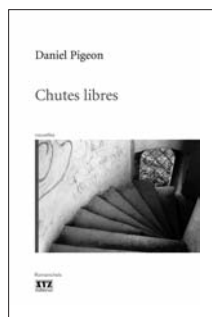
Tremblay, N. (2011). Compte rendu de [Le laboratoire de la nouvelle / Daniel Pigeon, *Chutes libres*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2010, 160 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 82–84.

Le laboratoire de la nouvelle

Daniel Pigeon, *Chutes libres*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2010, 160 p.

MEMBRE du collectif de rédaction de la revue XYZ de 2002 à 2009, Daniel Pigeon s'est d'abord fait connaître comme nouvellier, ses deux premiers livres étant des recueils de nouvelles : *Hémisphères* (1994) et *Absurderies* (1996), parus dans la défunte collection « Nouvelles et récits » d'XYZ éditeur. À cette époque, la maison — à laquelle Pigeon reste fidèle encore aujourd'hui — se distinguait par son attachement au genre de la nouvelle, en publiant notamment des écrivains comme les sœurs Dandurand, André Berthiaume, André Carpentier... Mais XYZ éditeur a varié ses types de publications, longtemps avant d'être vendu, en 2009, à Hervé Foulon de HMH et de se dissocier de la revue XYZ, devenue la propriété exclusive des Publications Gaëtan Lèvesque. Le départ de Pigeon de la revue XYZ n'a toutefois rien à voir avec ces aléas de l'édition, faut-il le préciser. Aussi traducteur (de l'espagnol au français), Pigeon a fait un détour par le roman. Il en a publié successivement trois dans la prestigieuse collection « Romanichels » d'XYZ éditeur : le remarqué *La proie des autres* (1998), *Dépossession* (1999) et *Ceux qui partent* (2003). Avec son plus récent livre, *Chutes libres*, il renoue avec la nouvelle, genre qu'il n'avait pourtant pas totalement délaissé — les lecteurs de la revue XYZ le savent puisqu'on trouvait régulièrement du Pigeon dans nos pages ces dernières années, l'auteur ayant aussi piloté avec un très grand professionnalisme plusieurs numéros thématiques pendant son long et dévoué passage au collectif de rédaction. En quatrième de couverture de *Chutes libres*, l'éditeur — qui use un peu trop des superlatifs à mon sens — souligne en effet que l'auteur « n'en est pas à ses débuts », que « la qualité formelle [de ses textes] atteint souvent un degré de perfection », bref, que « Daniel

82 Pigeon est devenu un maître de la nouvelle ». Il est vrai que



Pigeon maîtrise la forme classique et conventionnelle du genre, en ce qu'il pratique assez systématiquement la nouvelle « à chute ». Ce parti pris peut toutefois fausser les perceptions. En général, les nouvelliers contemporains ne pratiquent plus la chute « guillotine » (j'emprunte l'expression à Gaëtan Brulotte). Ce n'est surtout pas par manque de maîtrise dans leur art qu'ils cessent de le faire. C'est au contraire un choix stylistique de leur part. Les mots de la quatrième posent donc implicitement une vaine dichotomie, qui nous invite à réfléchir sur l'évolution et l'histoire du genre. Ce qui n'est toutefois pas l'affaire de notre courte recension, mais d'une étude plus vaste.

Ainsi, au total, vingt-six nouvelles composent *Chutes libres*, des courtes (plusieurs comptent entre une et trois pages) et des plus longues, moins nombreuses. Ici, la question de la longueur est déterminante, car les nouvelles brèves ont à peu près toutes la même structure. Les éléments de l'histoire sont d'abord situés : le personnage (qui est toujours aussi le narrateur), le lieu et le temps ; suit le récit sommaire d'événements antérieurs ou d'enchaînements spéculatifs, souvent sur le mode, en rafale, de l'énumération — où la vitesse narrative augmente donc ; enfin, la chute conclut le texte de manière abrupte et plus ou moins inattendue. Quant à la structure des nouvelles longues, elle est plus variée : on passe d'un texte qui respecte la linéarité des événements, sans sortir du cadre du récit premier (« La chasse aux chiens »), à d'autres qui multiplient les points de vue (« Frissons ») ou qui sont des variations métaphoriques (« L'autobus »). De toute évidence, Pigeon n'épuise pas un seul sujet, un seul thème, il les multiplie au contraire et expérimente des contraintes de longueur ou de narration. Nous avons donc affaire ici à un écrivain attentif aux mécanismes de l'écriture — Pigeon ne refuse d'ailleurs pas l'étiquette de formaliste, même si elle m'apparaît un peu abusive dans son cas, son écriture n'ayant rien à voir avec la pratique extrême des oulipiens, par exemple. Le défaut de cette posture est de donner l'impression qu'on effleure les sujets, au bénéfice seul de l'effet de chute. C'est au

reste le reproche que la critique journalistique a formulé à ce jour au sujet du recueil de Pigeon, notamment Christian Desmeules au *Devoir*. Cet aspect négatif est avant tout attribuable au fait de lire un recueil ; les textes de Pigeon — surtout les textes courts — ont plus de force lorsqu'ils sont isolés, comme lorsqu'on les découvre dans une revue, les procédés employés par l'auteur nous sautent alors moins aux yeux. Mais, malgré tout, *Chutes libres* n'est pas un recueil banal, loin de là. Son auteur pratique la nouvelle avec un réel souci de la forme narrative brève et, donc, avec une efficace économie. (Cela est remarquable dans notre époque friande de prose bavarde et dépensière, où la littérature se dénature trop souvent en reportage.) Enfin, il faut souligner l'originalité des thèmes du recueil. Pigeon nous raconte mille choses, des ruptures amoureuses, des drames, des meurtres, des vices, des obsessions, etc. Aussi capable d'humour, le nouvellier peut traiter, par exemple, d'un sujet aussi trivial que les flatuosités et de la gêne qu'elles provoquent dans la vie intime. Par ailleurs latinophile, il campe souvent ses histoires en Amérique du Sud ou dans la péninsule ibérique. D'autres nouvelles sont des anticipations annonçant avec sarcasme des catastrophes imminentes, comme « La bonne chère » et la très réussie « Sans effusion de sang », où il est question du boson de Higgs, la « particule de Dieu ». Certains pourraient voir dans toute cette variété résumée ici une dispersion. C'est possible, mais un recueil n'a pas à être homogène. Ce serait aussi à la condition d'oublier que Pigeon, somme toute plus formaliste que philosophe, adopte la position de témoin et non celle, déterminée, de celui qui sait et qui pose un jugement sur ce qu'il raconte. C'est le texte qui, chez lui, impose sa loi aux cas particuliers et multiples.

Nicolas Tremblay